



Photo Julien Daguet

## "Papiers collés"

# Lectures de Claude Darras

### Note liminaire

J'ai repris la plume et l'encrier de mes "Papiers collés" dont j'ai emprunté l'intitulé à l'écrivain et poète **Georges Perros** (23 août 1923-24 janvier 1978).

À l'enseigne des *Encre vagabondes*, notes et pensées anciennes se mêlent désormais aux réflexions nouvelles, les unes et les autres épousant le désordre de l'existence et les variations météorologiques des états d'âme du diariste.

Issus de lectures journalières et plurielles, ces "Papiers collés" saisonniers distinguent cinq rubriques : **Carnet** (notes et pensées du journal proprement dit), **Lecture critique** (texte de critique et d'analyse littéraire), **Billet d'humeur** (commentaire personnel), **Portrait** (d'un auteur) et **Varia** (recueil de notes diverses)

Il suffit de cliquer sur le titre pour ouvrir le fichier en PDF.



### [Papiers collés n° 10 \(Été 2014\)](#)

#### Carnet :

La Grande Guerre racontée aux enfants

Notes

#### Billets d'humeur :

Futur simple ?

Le noir et le blanc selon Soulages

Histoire(s) d'Europe

#### Lectures critiques :

Catherine Rossi, portraitiste d'Alger

Le pont transbordeur de Marseille  
à l'avant-garde de l'architecture et de l'urbanisme

Un bel exercice de vulgarisation sur les OGM

#### Portraits :

Winston S. Churchill : « Il créa la pièce dans laquelle il jouait »

[Retour  
Accueil  
du site](#)

GEORGES PERROS

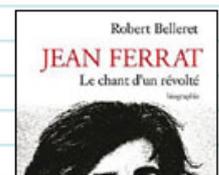
"papiers  
collés"

EMAGNARE  
GALLIMARD

[Qui est  
Claude Darras ?](#)

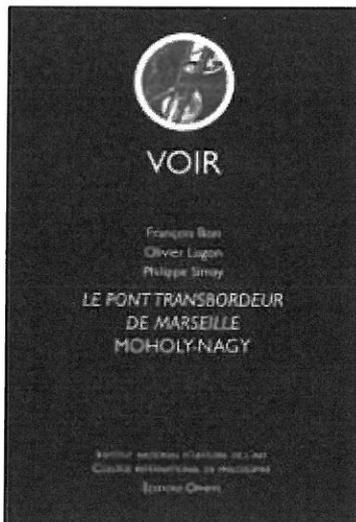
Critique d'art,  
chroniqueur littéraire et  
auteur de plusieurs  
ouvrages, Claude Darras  
a aussi été  
journaliste et  
Maître de conférences à  
Aix-Marseille II.

[Bio-bibliographie  
de Claude Darras](#)



Lecture critique

**Le pont transbordeur de Marseille  
à l'avant-garde de l'architecture et de l'urbanisme**



Rayé de la carte phocéenne en août 1944 par les bombardements allemands, durant la Deuxième Guerre mondiale, le pont à transbordeur reste obstinément présent dans le quotidien et la mémoire des Marseillais, au point que sa reconstruction est actuellement envisagée.

Soutenu par deux pylônes métalliques de 86 mètres de haut, ledit pont, d'une longueur de 239 mètres, assure, de 1905 à 1934 environ, le trafic des personnes et des marchandises entre les quais du Port et de Rive Neuve. Suspendue au tablier par des câbles d'acier, une nacelle de portage de 120 mètres carrés effectue l'aller-retour en moins de deux minutes, à deux mètres au-dessus de l'eau du Vieux-Port. Ferdinand Arnodin

(Sainte-Foy-lès-Lyon, 1845-Châteauneuf-sur-Loire, 1924) l'a conçu sur le modèle de celui qu'il édifia à Bilbao en 1893. Issu de la deuxième génération des constructeurs de ponts métalliques, cet industriel a débuté sa carrière d'ingénieur auprès de l'Ardéchois Marc Seguin, un des pionniers du pont suspendu, apparenté aux Montgolfier, dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Alternativement louée et dénigrée, l'« architecture-machine », ainsi que certains nomment le pont transbordeur marseillais, reçoit en son temps les encouragements - et suscite la curiosité - d'intellectuels et de théoriciens européens qui lui attribuent une place iconique à l'avant-garde de l'architecture et de l'urbanisme. Parmi eux, le photographe et peintre hongrois László Moholy-Nagy (Bácsborsód, 1895-Chicago, 1946). Le pédagogue du Bauhaus se passionne pour les qualités esthétiques du transbordeur dont il tire une série remarquable de photographies.

Dans ce petit livre très édifiant, coédité par l'Institut national d'histoire de l'art et le Collège international de philosophie, les trois auteurs analysent à partir d'une unique *Vue du pont transbordeur* de Moholy-Nagy la « nouvelle » construction impulsée par les ingénieurs au début de l'industrialisation, autour de 1840, à travers l'utilisation de matériaux nouveaux comme le fer et le béton armé.

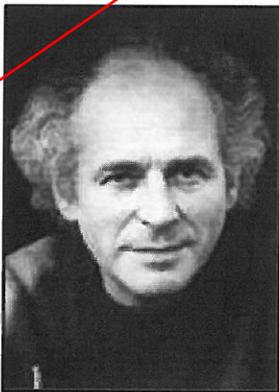
Selon Philippe Simay, philosophe de l'architecture et de l'urbanisme, le transbordeur de Marseille « *transfigure l'ordre du visible et métamorphose le regard* » au même titre que deux autres merveilles métalliques plébiscitées à la même époque, la tour Eiffel et la tour de la Radio à Berlin ; ces ouvrages d'art

apparaissent aux yeux de Moholy-Nagy « *comme un objet idéal pour expérimenter les principes de la Nouvelle Vision* » que le photographe défend en s'appuyant sur la pensée de Sigfried Giedion (1888-1968), historien de l'architecture suisse d'origine tchèque. Professeur à l'université de Lausanne, Olivier Lugon retient la dimension euphorisante de la danse à travers le mouvement imprimé par « *les vues à angles basculés, les plongées et les contre-plongées tant appelées par ces ouvrages ajourés* ». « *Le transbordeur a hérité du rêve de la maison volante, observe François Bon, la maison transportable, la maison que les vieux ponts féodaux posaient sur le milieu de l'eau, après l'octroi.* » « *Ce que Moholy-Nagy photographie, estime l'écrivain et dramaturge, c'est un vertige. C'est Icare au-dessus du sol. C'est l'éloignement pris de la terre, par le béton des piles, et la pyramide inversée par quoi leur treillis s'élève. Il photographie la verticale, et ignore la ville. Il ne nous donne pas l'eau : elle est le noir absolu de l'enfoncement, à peine une irisation de matière, et ce qui donne l'échelle c'est l'ombre précisément des marches et passerelles par quoi le piéton grimpe dans l'intérieur même de cette création qui est encore un défi.* »

- ***Le Pont transbordeur de Marseille - Moholy-Nagy***, par François Bon, Olivier Lugon et Philippe Simay, éditions Ophrys, collection Voir-Faire-Lire, 72 pages, 2013.

## Portrait

### **Daniel Blanchard : quand la parole devient chant...**



Le lecteur doit être prévenu : il pénètre ici dans le royaume de la littérature véritable, sans concession, avec pour seule loi interne la nécessité d'écrire et d'atteindre, à travers le verbe, à une authenticité indéniable. J'ose dire que c'est l'équivalent littéraire de la peinture, de la musique, au sens où, selon les exercices les plus authentiques de ces disciplines, ne priment plus la narration ou l'intrigue, mais le style, la qualité de l'émotion et la lucidité de la pensée. Malgré les apparences, « ***Ces éclats de liberté*** » a été écrit à deux mains, à l'exemple des partitions de piano. La ligne, récitatif ou mélodie verbale, s'étire en prenant appui sur une basse continue, l'accompagnement de la main gauche en somme, qui bat les périodes et les destinées comme on le dit des cartes.

Arrivé aux dernières longueurs du chemin de sa vie, Émile, le narrateur, se retourne. Il traverse la forêt de sa mémoire à rebours. Parfois il revient sur ses pas afin de recouvrer le présent de sa narration (nous sommes en 1987 au cœur du pays poitevin). Issu de « *paysans néolithiques* », ainsi nomme-t-il ses